

Les enfants et la Maternité

Qui pourra dire combien le mot berceau peut tenir
De doux enivressements, de souriants mystères,
De dévouements sacrés, de pieuses chimères,
D'amour, de foi, d'espoirs, de rêves d'avenir!...

Je commence par de la poésie, mais le sujet le comporte. La maternité est tellement la raison d'être de la femme, qu'il n'en est pas une, même parmi les moins dignes, qui ne se sente troublée à la vue d'un berceau, et n'ait, au moins, un instant, un vague désir de la maternité. En ceci, elle ne fait qu'obéir à un instinct sacré, que rien ne peut détruire complètement.

On a vu les actrices les plus adulées, les plus fêtées, renoncer à la vie de théâtre pour se consacrer entièrement à un enfant, pour dépense leur cœur en amour maternel. Ce bébé bien frais, c'est l'avenir, et elles oublient volontiers leur passé pour lui.

Les plus insouciantes s'arrêtent avec émotion devant cette petite esquisse d'être, qui les regarde de ses yeux vagues, tout éblouis de la vie et du jour. Avec quelles précautions ils prennent dans leurs bras ce joli fardeau rose enrubanné de choses blanches : instinctivement, ils adoucissent leur voix, et cherchent à le faire gazouiller, avec des gentillesses et des mines de grand-père. On est pénétré des joies et des rires des tout petits en plein air : les esprits les plus sérieux emportent un peu de leurs rayonnements.

« C'est si joli, écrit Daudet (*L'romont*

jeune et Risler aîné), cet attifement de ceintures flottantes et de longues plumes qui suit ces jeunes mères dans le tourbillon des rues. »

Un mariage a beau être béni à tous les points de vue, il semble qu'il n'a pas reçu sa sanction définitive, tant que Madame garde sa taille de guêpe. On peut bien s'aimer sans doute, au singulier et au pluriel, sans bébé ; mais ce n'est plus la même chose.

Le couronnement, c'est le sourire du logis, « cet enfant, miroir vivant où les époux se regardent renaître, et se voient grandissants, lorsqu'ils se voient vieillir. » (J. Claretie).

C'est le point délicieux où leurs cœurs se touchent, le terrain neutre où, de part et d'autre, on dépose ses baisers. Le plus sceptique de nos écrivains, Guy de Maupassant, est lui-même obligé de s'incliner :

« On rest ému, dit-il, devant cette larve d'homme, comme devant un mystère ineffable, l'incarnation d'une âme nouvelle, le grand mystère de la vie qui commence, de l'amour qui s'éveille, de la race qui se continue, de l'humanité qui marche toujours. »

Se survivre, avoir des enfants, les élever, faire souche d'honnêtes gens, voir sa race brancher et fleurir, est une des fins de la vie. Il manque généralement, aux amours profanes, cette consécration suprême, ce qui n'a rien